

Vincent ZARINI

TROIS ÉLOGES COMPARÉS DE ROME : AMMIEN MARCELLIN, CLAUDIEN, RUTILIUS NAMATIENUS¹

Paradoxalement, semble-t-il d'abord, c'est au Bas-Empire, alors qu'elles étaient de plus en plus gravement menacées par les invasions barbares et la multiplication des capitales, que Rome et sa civilisation ont suscité le plus d'éloges dans la littérature latine². La « mode » en avait été véritablement lancée, vers le milieu du II^e siècle après Jésus-Christ, par le rhéteur smyrniote Aelius Aristide : représentant typique de la « nouvelle sophistique », il prononça en 144 à Rome, lors d'un voyage qu'il y fit, un éloge en grec de l'*Vrbs* et de son action militaire, politique et civilisatrice, qui devint une référence en la matière³. Ce discours offrait en effet à la postérité un brillant canevas rhétorique⁴ sur lequel, aux IV^e et V^e siècles surtout, prosateurs et poètes allaient greffer des développements personnels, souvent enthousiastes, quelquefois graves⁵. C'est le cas dans les trois textes que l'on va examiner ici, et qui ont été composés autour de l'an 400 par des écrivains païens qui ne sont pas romains d'origine – pas plus que ne l'était d'ailleurs Aelius Aristide –, ce qui leur confère une certaine unité au sein d'un corpus considérable. Notons cependant que ces passages emblématiques n'épuisent pas l'idéologie « romaine » de ces trois auteurs, qui eurent en maints autres endroits l'occasion d'exprimer leur ferveur et leur inquiétude à la fois.

SITUATIONS

¹ Cet article reprend, avec quelques modifications et mises à jour, celui que j'ai publié sous le titre « Histoire, panégyrique et poésie : trois éloges de Rome l'éternelle autour de 400 (Ammien Marcellin, Claudien, Rutilius Namatianus) », dans la revue *Ktéma* (24, 1999). Que soit ici remercié chaleureusement M. le Professeur E. Lévy, rédacteur en chef de cette revue, pour l'autorisation qu'il m'a donnée de publier cette réécriture dans *Camena*.

² Voir Fr. Paschoud, *Roma aeterna. Études sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions*, Rome, 1967, p. 11 : « La Ville éternelle vit son prestige moral accru quand elle eut perdu son importance réelle ».

³ Ce texte capital a été présenté, traduit en français et richement annoté par L. Pernot, dans *Éloges grecs de Rome*, Paris, 1997 ; pour sa datation, voir l'Appendice des p. 163-170.

⁴ Voir, sur les éloges de villes, les conseils de Ménandre de Laodicée (ou « le Rhéteur » ; il se cache en fait deux auteurs sous ces noms) dans son traité *Peri epideiktikôn* (éd. L. Spengel, dans *Rhetores Graeci*, t. 3, Leipzig, 1856, ou mieux D. A. Russell et N. G. Wilson, Oxford, 1981), et les réflexions de L. Pernot dans son ouvrage fondamental, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, t. 1, Paris, 1993, p. 79-81 et 178-216.

⁵ Voir entre autres (outre l'ouvrage de Fr. Paschoud cité *supra* dans la n. 1, R. Klein, « Vergleich der Romidee bei Ausonius, Ammianus Marcellinus, Rutilius Namatianus und Claudius Claudianus », dans son *Symmachus. Eine tragische Gestalt des ausgehenden Heidentums.*, Darmstadt, 1971, p. 108 sq, et D. Brodka, *Die Romideologie in der römischen Literatur der Spätantike*, Bern, 1998) un relevé des *topoi* de ces éloges dans W. Gernert, *Laudes Romae*, Diss. Rostock, 1918, et Fr. Christ, *Die römische Weltherrschaft in der antiken Dichtung*, Stuttgart, 1938.

Les circonstances

On nous permettra de rappeler tout d'abord quelques dates importantes, à la charnière des IV^e et V^e siècles⁶.

– Dans les années 370 se produit une nouvelle poussée germanique et gothique sur le Rhin et sur le Danube. Autorisés par l'empereur Valens à franchir le Danube avec leurs chariots pour camper en Thrace, les Goths et les Alains, qui subissent eux-mêmes sur leurs arrières la pression des Huns, se révoltent bientôt contre les Romains qui les maltraitent : le 9 août 378, près d'Andrinople, ont lieu la défaite et la mort de Valens – et, pour Ammien Marcellin qui arrête à cette date son *Histoire*, la « ruine du monde romain » (31, 4, 6). Nommé empereur quatre mois plus tard, Théodose entreprend une politique d'intégration des barbares dans l'empire et, le 3 octobre 382, par un *foedus*, installe les Goths entre Danube et Balkans, sous l'autorité de leur roi.

– En 395, Théodose meurt, non sans avoir partagé l'empire entre ses deux fils : l'aîné, Arcadius, aura l'Orient (395-408) ; le cadet, Honorius, aura l'Occident (395-423). Ce dernier, étant trop jeune lors de son accession au trône pour gouverner vraiment, et assez faible, semble-t-il, de caractère, règne d'abord sous la tutelle du général Stilicon, lié à la famille impériale, mais d'origine vandale, et qui sera le véritable maître de l'Occident jusqu'à sa disgrâce et à sa mise à mort à Ravenne en 408.

– Dans la nuit du 31 décembre 406, une grosse armée d'Alains, de Suèves et de Vandales franchit le Rhin et se jette sur la Gaule, tandis qu'à partir de 402, les Goths, mal stabilisés par le *foedus* de 382, pénètrent en Italie. Stilicon arrive à les repousser à plusieurs reprises ; mais on a vu qu'il est assassiné en 408, et l'audace de leur chef Alaric parvient alors à ses fins : en 410, Rome est prise et mise à sac pendant trois jours, ce qui n'était plus arrivé depuis 390 av. J.-C., c'est-à-dire depuis huit cents ans. Les dégradations matérielles sont d'ailleurs moins importantes alors que le choc psychologique, chez les chrétiens comme chez les païens. En outre, en remontant vers l'Aquitaine, où Honorius essaiera de les fixer en 418, les Goths commettent de nombreuses déprédations en Italie et dans le sud de la Gaule, région très romanisée et soudain plongée en pleine détresse.

Les hommes

– Ammien Marcellin vit dans la deuxième moitié du IV^e siècle. Cet historien latin d'origine grecque est né à Antioche. Officier de carrière, il participe à la plupart des guerres de son temps, en particulier dans l'armée de l'empereur Julien, dit l'Apostat. Puis, revenu à la vie civile, il compose à Rome, dans les années 380-390, une œuvre historique intitulée *Res gestae*. Poursuivant les *Histoires* de son modèle Tacite, il couvre, en trente et un livres, la période qui s'étend de Nerva à Valens (96-378) ; seuls sont conservés les livres XIV à XXXI qui, allant de 353 à 378, montrent qu'Ammien avait résolument privilégié, dans le plan d'ensemble de son œuvre, la période contemporaine. Historien en général objectif et pénétrant, neutre à l'égard du christianisme auquel il n'adhère pas, il a cependant quelques complaisances pour l'empereur Julien. Sa langue, très bigarrée, est souvent difficile.

– Claudien, qui écrit entre 394 et 404, est lui aussi d'origine grecque, et sans doute né à Alexandrie. Comme Ammien, il choisit le latin pour s'exprimer, mais dans un genre très différent, celui de la poésie de circonstance (panégyriques, invectives, épopées, épithalames...). Il devient ainsi très rapidement le poète officiel de la cour d'Occident au

⁶ Voir, pour plus de détails, E. Stein et J.-R. Palanque, *Histoire du Bas-Empire*, t. 1, Paris, 1959, ou A. Demandt, *Geschichte der Spätantike*, München, 1998.

début du règne d'Honorius, et notamment le chantre inlassable des vertus du « régent » Stilicon. Cela lui vaut un immense succès, dû à son talent rhétorique et à la grande qualité poétique de sa langue, de facture exceptionnellement classique. Certainement païen, il eut une mort précoce et mystérieuse.

– Rutilius Namatianus vit à la charnière des IV^e et V^e siècles. Haut fonctionnaire issu d'une grande famille gauloise, il doit, durant l'automne 417, après avoir été préfet de la Ville, rentrer à regret dans sa patrie malmenée par les invasions, et compose à cette occasion un poème *De reditu suo* en distiques élégiaques, qui se donne pour le « carnet de bord » de son voyage par mer de Rome à Luna, avec de nombreuses escales côtières ; la fin en est perdue⁷. Patriote et païen, traditionaliste s'il en fut, au point de se montrer souvent fermé aux civilisations et religions autres que les siennes, caractère passionné et entier, aristocrate parfois hautain, Rutilius écrit une langue néo-classique de venue assez aisée.

Les textes

– AMM. 14, 6, 3-6 fait partie d'une digression sur Rome et sa population, et semble avoir été écrit dans les années 384-385, c'est-à-dire après la défaite d'Andrinople et l'affaire de l'Autel de la Victoire, pendant la « reprise en mains » théodosienne.

– CLAUD. *Cons. Stil.* 3, 130-173 provient d'un long éloge par Claudien de l'action de Stilicon dans un panégyrique en trois livres, composé alors que celui-ci vient d'être nommé consul pour l'année 400 et de triompher de son principal ennemi, le chambellan byzantin Eutrope. Le troisième livre du poème fut récité à Rome même vers février 400.

– RUT. 1, 47-164 constitue la longue prière que le poète adresse à sa Rome chérie, mais abattue quelques années plus tôt par le sac de 410, avant de la quitter pour retourner dans son Aquitaine natale, non moins éprouvée. Rutilius a entre autres lu Claudien, et se souvient ici fréquemment de ses vers⁸. A cet ample éloge de Rome, en ouverture du livre I du poème, répondra un bref éloge de l'Italie, d'ailleurs plutôt « romanocentrique », au début du livre II (v. 17-40).

CONVERGENCES

Sur plusieurs points, il est aisé de constater qu'il y a accord entre nos trois textes sur les caractéristiques de Rome.

1. Tout d'abord, sur la beauté radieuse de la Ville : Rut. emploie deux fois l'adjectif *pulcher* (v. 47 et 82), la deuxième fois cependant pour qualifier l'extension de l'empire tout entier ; il parle des *decora alta* (v. 93) de la cité, avec ses *delubra micantia* (v. 95), et prête à la ville personnifiée diadème et bouclier en or (v. 117-118). Claud. mentionne le *decor* de Rome (v. 132), et compare l'éclat de ses édifices à celui des métaux précieux (v. 133-134), pensant probablement à la toiture dorée du temple de Jupiter Capitolin en particulier, et plus généralement à un certain goût de l'architecture impériale et de l'époque tardive pour les constructions rutilantes ; le *fulgor* relevé par Amm. (§ 3) irait dans le même sens. Même si le pillage de 410 devait la malmener un peu, Rome n'en restait effectivement pas moins une très belle ville autour de l'an 400, régulièrement enrichie d'édifices nouveaux⁹ – mais

⁷ Sur le poème de Rutilius, voir à présent J. Soler, *Écritures du voyage. Héritages et inventions dans la littérature latine tardive*, Paris, 2005, p. 255 sq.

⁸ Amm. et Rut. ont été traduits dans la C.U.F. éditée par les Belles Lettres, Claud. parmi les « Auteurs latins » édités autrefois par les Classiques Garnier. Dans la C.U.F. est annoncée pour 2007 une nouvelle édition de Rut. par S. Lancel, J. Soler et E. Wolff, tandis que J.-L. Charlet va achever d'y publier sous peu les poèmes politiques de Claud.

⁹ Voir B. Lançon, *Rome dans l'Antiquité tardive*, Paris, 1995, p. 31 sq.

nos auteurs païens ignorent évidemment les monuments chrétiens ; et la nature y avait aussi sa place, puisque Rut. développe même, à propos de l'*Vrbs*, la topique du *locus amoenus*, en vantant ses eaux, ses forêts et sa douceur perpétuelle (v. 103-104).

Que cette beauté extérieure soit par ailleurs l'expression d'une beauté intérieure, cela se manifeste par des références constantes à la hauteur atteinte par la Ville, notion qui se prête bien à l'union du concret et de l'abstrait : cela apparaît chez Claud. (v. 131), qui évoque plus particulièrement les édifices par lesquels Rome s'élève jusqu'aux astres (v. 134), et cette image sera reprise par Rut. qui, non content de célébrer la hauteur vertigineuse des aqueducs (v. 97-100) et des thermes (v. 102), l'appliquera spécialement, en aristocrate païen convaincu, aux temples semblables aux demeures des dieux (v. 96) par lesquels la déesse Rome permet aux hommes d'atteindre ces cieux étoilés où elle trône (v. 48 et 50) ; quant à Amm., c'est plutôt à travers les connotations des mots qu'il choisit pour peindre la croissance de Rome que cette idée de hauteur, spirituelle non moins que matérielle, s'exprime (*surgeret, sublimibus incrementis, perfectam summitatem* au § 3, *erectus* au § 4) ; mais il pense alors surtout au passé de Rome, et pour le présent la voit plutôt *uergens* (§ 4) – ce qui est plus réaliste : nous y reviendrons.

2. Si la grandeur de Rome au sens matériel n'est ici relevée que par Claud. (v. 130 et 132) – bien que la population en ait été récemment estimée à quelque 800 000 habitants encore à la fin du IV^e siècle¹⁰ –, et si Rut. songe surtout, hormis une allusion au nombre (v. 93-94) et au gigantisme (v. 97-102) des édifices publics, à la grandeur morale de l'œuvre de la Ville (v. 92), en revanche l'immensité de l'empire romain est partout mentionnée avec complaisance : chez Amm. (*ex omni plaga, quam orbis ambit immensus* au § 4 ; *per omnes tamen quot orae sunt partesque terrarum* au § 6), mais aussi chez Claud. et chez Rut., qui notent que la puissance romaine s'étend aussi loin que le soleil (v. 140/v. 55-58), et qu'elle a vaincu tous les obstacles naturels (v. 148-149 et 156-157/v. 59-62) : à cet égard, l'expression de Rut. *mundum complexa* (v. 77) résume parfaitement la situation, non sans comporter cette touche de fierté qui caractérise tous les empires « sur lesquels le soleil ne se couche jamais », selon la formule espagnole consacrée. Observons également l'unité partout proclamée de cet immense empire, et le voile pudique jeté sur la *partitio* définitive de celui-ci en 395 : on n'en comprendra que mieux que l'idéal d'une « grande *Romania* » unie contre la *barbaries* ait pu survivre au moins jusqu'à l'époque de Justinien.

3. Cette immensité de l'empire romain est présentée comme la conséquence naturelle de la vocation expansionniste de Rome, qui rétrospectivement apparaît avec netteté à tous nos auteurs. La *uirtus* romaine avait en effet vocation à se frayer un chemin à travers la totalité de la *uitalis natura* pour Rut. (v. 61-62), qui comme Amm. (§ 4) ne veut voir Rome que parée des lauriers (v. 113) du triomphe (v. 77), y discerne partout des trophées (v. 93), et souhaite le passage des Goths sous le joug (v. 141-142) après l'humiliation de 410. Le saisissant raccourci qu'opère Claud. lorsqu'il évoque la conquête par la Ville du monde entier (v. 138-149) fait irrésistiblement penser à l'action d'une « force qui va », pour reprendre la formule hugolienne : celle d'une cité *quae fundit in omnes / imperium* (v. 136-137) ; Amm. va dans le même sens par le but qu'il perçoit dans la politique romaine (*ut augetur sublimibus incrementis*, § 3), et distingue dans cet expansionnisme, dont Claud. pour sa part n'évoquera que quelques temps forts – tous situés, pour complaire à l'idéologie sénatoriale, à l'époque républicaine –, trois étapes correspondant à des âges de la vie : celles de la maîtrise du Latium, puis de l'Italie et de ses abords, enfin du monde (§ 4). Il suit en cela très strictement, à un infime détail près – la première étape durant 300 ans au lieu de

¹⁰ Voir B. Lançon, *Rome*, p. 25-27.

250 –, la célèbre préface de l'*Epitome* de Florus (§ 4 et 5)¹¹.

Cet expansionnisme procède du goût, sinon du besoin, que Rome a de dominer les peuples : Amm. déclare que la Ville, qui « vainc parfois par son seul nom » (§ 4), est perçue comme une *domina* (§ 6), et Rut. ne tient pas un autre langage (*te dominante*, v. 64) ; et si Claud. préfère parler de *mater* plutôt que de *domina* (v. 152), c'est pour ajouter aussitôt que cette mère « a appelé citoyens ceux qu'elle a domptés » (*quos domuit*, v. 152-153), ce qui est presque une contradiction dans les termes, et dissimule mal la véritable nature de la ville de proie. D'ailleurs, dans des genres littéraires où l'expression est plus libre que dans un panégyrique consulaire, qui doit respecter le conservatisme de l'auditoire sénatorial, Amm. et Rut. vont plus loin encore : à la *domina Roma* traditionnelle se superpose une *regina Roma* (§ 6 / v. 47), et l'emploi du verbe *regnare* (v. 91) semble prouver qu'en dehors parfois du discours officiel, la notion de royauté n'est plus un tabou à Rome¹². Sans doute l'évolution du principat, au Bas-Empire, vers la monarchie absolue, sinon le totalitarisme, y est-elle pour quelque chose. Aucun de ces textes ne souhaite cependant pour l'avenir une extension de l'empire.

4. Cette vocation dominatrice et expansionniste donne à Rome l'occasion de satisfaire une vocation plus profonde encore, celle de promouvoir la paix par la guerre et la liberté par la législation. Qu'il n'y ait eu là, aux yeux des Romains, à la différence des nôtres, aucune contradiction, c'est ce que prouvent assez les fameux vers de Virgile dans lesquels Anchise précisait à Énée la nature de la mission du peuple que celui-ci était appelé à fonder (*Aen.* 6, 851-853). À ce *credo* impérialiste, nos auteurs, comme la grande majorité de leurs prédécesseurs, contemporains et successeurs, adhèrent sans réserve ni suspicion. Presque tout le § 4 d'Amm. retentit du bruit des armes, comme la poésie de Claud. aux v. 140 à 149 ; mais Rut., faisant écho à la théorie cicéronienne du *bellum iustum*, précise que cela tenait à de « justes causes » (v. 89), et que Rome, fille de Mars et de Vénus à la fois, a toujours su tempérer la force par la clémence, s'est toujours proposé une *clementia uictrix* (v. 69-72), loin d'imposer aux peuples vaincus des diktats humiliants (*nec pace superba*, v. 89). Tant de bonne conscience fait aujourd'hui frémir ou sourire ; mais le v. 80 de Rut., moins neutre que le v. 156 de Claud. (*pacificis moribus*), montre que ces écrivains pouvaient être conscients des tensions existant entre la fin et les moyens de l'impérialisme romain, tensions dont l'alliance de mots *pacifico iugo* est ici l'expression littéraire.

Il est par ailleurs un point sur lequel tous s'accordent encore : c'est que la victoire de Rome a fait partout triompher la loi, c'est-à-dire le droit, « fondement de la liberté », comme le rappelle Amm. (§ 5)¹³. Sur la nature de cette liberté, il est certes bon de ne point trop s'interroger ; seul Claud. évoque la libre circulation des personnes (v. 155-156), qui ne concernait qu'un nombre assez restreint d'individus – dont faisaient naturellement partie les membres de son public –, et l'on sait que l'État du Bas-Empire était très autoritaire : Amm. l'a suffisamment redit. Mais la notion même de légalité a toujours été très forte à Rome, et nos auteurs ne pouvaient qu'être sensibles à cet aspect de la mission civilisatrice

¹¹ Sur l'influence de la préface de Florus sur notre passage d'Amm., voir A. Demandt, *Zeitkritik und Geschichtsbild im Werk Ammians*, Bonn, 1965, p. 118-125, et l'éd. de Florus procurée par P. Jal dans la C.U.F. (Paris, 1967), p. LXXVI-LXXVIII ; voir les p. LXXX sq pour cette durée de 250 ans, que P. Jal préfère à celle de 400 ans donnée par la majorité des manuscrits.

¹² Voir W. Suerbaum, *Vom antiken zum frühmittelalterlichen Staatsbegriff*, Münster, 1961, p. 279 sq, sur la fréquence de *regnum*, et surtout de *regnum Romanum*, pour désigner l'empire tardif, notamment chez les chrétiens comme Augustin et Orose.

¹³ Sur l'importance des concepts de *lex*, *ius*, *iura* chez Ammien, voir G. de Bonfils, *Ammiano Marcellino e l'imperatore*, Bari, 1997 (2e éd.), p. 154-168.

d'un peuple où, du paysan procédurier à l'avocat qui composa un traité *De legibus*, ce souci, au moins théorique, semble toujours avoir été plus pressant que chez les descendants d'un Ulysse « aux mille astuces ». L'Antiquité tardive verra la publication des grands recueils juridiques des *Codes Théodosien* et *Justinien* : c'est que Rome, dit Claud., a été « le berceau du droit » (v. 137), ce qui n'est pas tout à fait faux ; et comme les autres peuples l'ignoraient (tel est le sens d'*iniustus* chez Rut. au v. 64), elle a eu la touchante générosité de « leur en offrir le partage » (Rut., v. 65) ; les événements de 410 ne doivent d'ailleurs pas interrompre cette noble tâche de législation universelle (id., v. 133). Pour cela, malheureusement, la guerre peut s'avérer nécessaire ; et nos trois auteurs montrent en Rome, comme plus tard Du Bellay en la France (*Regrets*, 9, 1), une « mère des armes et des lois » : c'est Claud. qui le dit littéralement au v. 136, mais Amm. non plus ne séparait pas ces deux notions (voir le début du § 5), et Rut. exaltera les *legiferi... triumphi* de la capitale (v. 77). Comme l'a bien montré M. Fuhrmann, tous trois unissent à la vision impérialiste qu'avait de l'*Vrbis* le siècle d'Auguste la conception civilisatrice que promut d'elle l'époque des Antonins¹⁴ – car ces provinciaux d'origine ont sans doute conscience d'y avoir gagné.

5. On l'aura compris, la suprématie matérielle de Rome est étroitement liée, pour nos auteurs, à sa suprématie spirituelle. Quand Rut. s'interroge sur les causes de la grandeur romaine (v. 77-92), il ne songe pas à une supériorité numérique (v. 87), en quoi il a raison non seulement pour l'époque des origines, dont il parle, mais aussi pour la sienne, à laquelle il pense peut-être inconsciemment : non, le pouvoir de Rome lui semble, dans une perspective fort cicéronienne d'après I. Lana¹⁵, fondé sur le *consilium* et le *iudicium*, qualités intellectuelles certes, mais aux conséquences pratiques immédiates (*Res, non uerba*, dit l'adage romain...), ainsi que sur la *iustitia* et l'absence de *superbia*, qualités morales, bref sur le mérite allié à la valeur ; à cet égard, les v. 91 et 62 se complètent. De même, pour Claud., c'est *a contrario* l'absence de qualités morales qui a entraîné la chute des grands empires qui précéderent celui de Rome (v. 160-161) : rien de plus courant que ce type de causalité pour expliquer croissance ou décadence chez les Anciens, et surtout chez les historiens, comme ce Tite-Live, ou ses abrégiateurs, dont le public de Claud. était nourri. Quant à Amm., il colore sa réflexion sur ce sujet d'un peu de philosophie hellénistique, en renvoyant son lecteur à la fois à la *uirtus* et à la *Fortuna* du peuple romain, unies par un « pacte de paix éternelle » (§ 3), et dont Plutarque avait montré, dans un traité des *Moralia* (*De Fortuna Romanorum*), qu'elles avaient collaboré à l'expansion du peuple conquérant ; Polybe, du reste, avait déjà énoncé cette idée dans ses *Histoires*, et Florus, rencontré plus haut, à propos de la définition des étapes de l'impérialisme romain, l'avait reprise dans la préface de son *Építome* (§ 2). Mais Aelius Aristide avait insisté sur l'*areté* de Rome plutôt que sur sa *Tyché*¹⁶, et c'est en fait la *uirtus* plus que la *Fortuna* des Romains qu'Amm. met ici en évidence : *uirtus* à la guerre, bien sûr (§ 4), mais aussi *frugalitas* et *prudentia* dans la « gestion » de la conquête (§ 5) : une fois encore, la domination semble surtout récompenser le mérite¹⁷. Et Claud., lui, pense peut-être que Rome a même dû lutter contre le destin (en fonction du sens que l'on donne à l'expression *obuia fati* au v. 140 : « au devant » ou « à l'encontre des destins » ?). « Aide-toi et le Ciel t'aidera », suggèrent ces textes aux Romains.

¹⁴ Voir « Die Romidee der Spätantike », *Historische Zeitschrift*, 207, 1968, p. 550 sq.

¹⁵ Voir « Originalità e significato dell'inno a Roma di Rutilio Namaziano », *La coscienza religiosa del letterato pagano*, Genova, 1987, p. 119-123.

¹⁶ Voir L. Pernot, *Éloges grecs de Rome*, p. 29.

¹⁷ Sur l'importance des notions de *fatum*, *fors*, *fortuna* chez Ammien, voir R.C. Blockley, *Ammianus Marcellinus. A Study of his Historiography and Political Thought*, Bruxelles, 1975, p. 168-176.

6. La grandeur de Rome apparaît donc comme solide et fondée : à tous égards, elle est le produit d'un achèvement – elle est ce qu'on nommerait en anglais *an achievement*, une réussite acquise par une longue et soignée élaboration –, et le point d'aboutissement de l'histoire universelle. Quoi d'étonnant, dès lors, à ce qu'elle ait vocation à perdurer ? Aussi nos auteurs s'accordent-ils à proclamer l'éternité de la domination romaine¹⁸. Pour Amm., la Ville « doit vivre (ou « vaincre », car *uictura* est ambigu) aussi longtemps qu'il y aura des hommes » (§ 3), ce à quoi répond la certitude qu'a Claud. de la pérennité de la *Romana dicio*, en laquelle viennent se couronner les prestigieux mais fragiles impérialismes du passé, victimes de leur immoralité (v. 159-166). La liste de ceux-ci se retrouve à peu de choses près chez Rut. (v. 83-86), car elle est canonique pour l'essentiel, et remonte à la préface des *Histoires* de Polybe (1, 2) ; fréquente chez les historiens, moralistes et rhéteurs grecs – dont Aelius Aristide – qui s'intéressent à Rome, elle n'est pas inconnue non plus de la tradition latine¹⁹. Chez Rut. aussi, ces prédécesseurs traditionnels sont opposés à l'éternité de l'*Vrbs*, fièrement proclamée par les v. 115-140²⁰, dût ensuite son voyage convaincre le penseur, « par des exemples, que les villes peuvent mourir » (1, 414). Quant à la « concurrence » de Constantinople, ou encore de Milan ou de Ravenne, elle est superbement ignorée par nos textes ; Claud. affiche même ailleurs un mépris cinglant pour « la ville qui se prend pour la rivale de la grande Rome » (*Ruf.* 2, 54)²¹. Ce qui semble optimisme touchant chez Amm., enthousiasme commandé chez Claud., paraît irréalisme tragique chez Rut., après les événements de 410 : car ce dernier est manifestement assuré de la renaissance de Rome, et multiplie pour cette raison l'usage du préverbe *re-* aux v. 116, 123, 129, 131, 139, 140 ; dans les épreuves subies il ne veut voir que des occasions de renouveau, alléguant les leçons de la physique et de l'histoire, et souhaite à la Ville appauvrie une opulence accrue (v. 143-154)²². Or cet appel à la réaction – dans tous les sens du mot – n'était-il pas aussi, chez Rut. et ses semblables, un aveu d'inconscience, comme le pensent maints savants²³ ? Nous tenterons de répondre à cette question en conclusion.

7. Dans l'immédiat, on peut se demander à quoi tiennent les convergences constatées jusqu'ici entre Amm., Claud. et Rut. quant à l'image qu'ils nous offrent de Rome autour de l'an 400. Il y a bien sûr à prendre en compte l'homogénéité de la culture reçue – et parfaitement assimilée, malgré quelques tensions parfois, ce qui se perçoit surtout chez Amm. et Claud., dont la langue maternelle était le grec : les grands classiques latins, étudiés par cœur à l'école, n'apprenaient évidemment pas que la langue de Rome aux enfants de l'empire, mais aussi son idéologie, et diffusaient opportunément l'une et l'autre, comme le rappelle entre autres textes une intéressante remarque de Tacite dans la *Vie d'Agricola* (21,

¹⁸ Sur les racines classiques de cette idée si puissante dans l'Antiquité tardive, voir la magistrale étude de R. Turcan, « Rome éternelle et les conceptions gréco-romaines de l'éternité », *Roma-Costantinopoli-Mosca*, Napoli, 1983, p. 7-30. Voir aussi, pour la pensée politique en langue grecque, M. Mazza, « Eternità e universalità dell'impero romano : da Costantino a Giustiniano », *Le maschere del potere*, Napoli, 1986, p. 209-254.

¹⁹ Voir L. Pernot, *Éloges grecs de Rome*, p. 34-35 et n. 74, 75, 76.

²⁰ Voir aussi les v. 118 (*perpetuos*) et 154 (*aeternum*).

²¹ Sur ce sujet, voir par exemple A. Marsili, « Roma nella poesia di Claudiano. Romanità occidentale contrapposta a quella orientale », *Antiquitas*, 1, 1946, p. 3-24.

²² Voir à ce sujet St. Ratti, « Le *De reditu suo* de Rutilius Namatianus : un hymne païen à la vie », *Vita Latina*, 173, 2005, p. 75-86.

²³ Voir, outre Fr. Paschoud et R. Klein cités *supra*, l'important article de Fr. Vittinghoff, « Zum geschichtlichen Selbstverständnis der Spätantike », *Historische Zeitschrift*, 198, 1964, p. 548-550. Position plus nuancée chez D. Brodka, *Die Romideologie*, p. 119 sq.

2-3). On songera ainsi aux fameuses *laudes Italiae* de Virgile en *Georg.* 2, 136 sq. En outre, l'enseignement faisait la part belle à la rhétorique, dont nous avons conservé divers manuels. Parmi ceux-ci se distinguent, après les considérations de Quintilien, dans le domaine latin, sur la *laudatio* et la *uituperatio* (*Inst. or.* 3, 7), les traités d'éloquence épideictique de Ménandre le Rhéteur²⁴, qui datent du III^e siècle, et donnent force conseils pour faire l'éloge des hommes, des villes, etc. Il peut être tentant de retrouver dans nos textes une collection de lieux communs dont Ménandre, après le succès d'Aelius Aristide, recommandait le développement, sans par ailleurs se soucier tellement de vérité, mais seulement d'à-propos. Il fallait ainsi parler de la *thesis* (situation) de la ville à célébrer, de son *genos* (origine et histoire), de ses *epitèdeuseis* (activités militaires, politiques, économiques, culturelles) et de ses *praxeis* (vertus morales), avec pour chacune de ces rubriques des développements obligés, mais qui varient bien sûr d'un cas à l'autre, et sont minutieusement détaillés et catalogués chez Ménandre.

Il est sûr que des parallèles sont aisés à établir entre ces préceptes et nos textes, qui s'attachent surtout au *genos* et aux *epitèdeuseis*, en passant plus rapidement sur la *thesis* et les *praxeis* : c'est ainsi qu'à propos du passage de Claudien que nous examinons ici, Al. Cameron²⁵ cite le point de vue d'un savant allemand qui a étudié, au début du siècle dernier, la thématique des éloges de Rome dans l'Antiquité, W. Gernert²⁶ : « *nullum fere uersum non ex arte rhetorica petitum esse cognoscemus* ». Mais il faut aussi remarquer qu'aucun de nos auteurs ne s'astreint au développement de tous les *topoi* recensés par les théoriciens²⁷, et se souvenir de la mise en garde de Fr. Paschoud dans l'introduction de sa thèse²⁸ : « On admet trop souvent comme un axiome que, dans un développement littéraire, une forte structure rhétorique exclut toute sincérité de la part de l'auteur » – ce qui est grotesque, surtout lorsqu'il s'agit de l'Antiquité, où l'originalité n'est pas un critère de valeur, mais où ce qui importe est l'usage que l'on fait du lieu commun, qui par définition met tout le monde d'accord : ainsi L. Pernot a-t-il bien montré que la rhétorique ô combien savante d'Aelius Aristide n'excluait pas la sincérité de son éloge de Rome²⁹. C'est donc logiquement sur les spécificités de l'approche que chaque auteur nous propose de la Ville que nous allons à présent mettre l'accent ; et elles ne sont pas moins nettes ni instructives que leurs points de convergence, tant il est vrai que les personnalités de nos trois écrivains sont riches et fortes, et surtout que les lois de leur écriture relèvent de genres littéraires très différents.

SPÉCIFICITÉS

1. La spécificité de chacun de nos textes se manifeste d'abord par le genre et le ton qui les caractérisent : prose historiographique pour Amm., où la narration, qui suit le fil de la chronologie, s'épanouit dans la majestueuse sérénité du tableau final, tandis que, sur le plan

²⁴ Voir à ce propos les indications bibliographiques de la n. 4.

²⁵ *Claudian : Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, 1970, p. 354. Le titre de l'ouvrage dit assez que son auteur ne voit en Claud. qu'un poète – surdoué, certes – de circonstances, au sujet de Rome comme du reste : voir son ch. XII, « Claudian and Rome », p. 349 sq.

²⁶ *Laudes Romae*, p. 47. Même approche de Rut. par F. Jäger, *Rhetorische Beiträge zu Rutilius Claudius Namatianus*, Progr. Rosenheim, 1917.

²⁷ C'était déjà l'attitude d'Aelius Aristide : voir L. Pernot, *Éloges grecs de Rome*, p. 24-27.

²⁸ *Roma aeterna*, p. 14-15.

²⁹ Voir L. Pernot, *Éloges grecs de Rome*, p. 51.

stylistique, l'image des âges de la vie humaine traverse tout le texte ; souffle épique dans le panégyrique en vers de Claud., qui va chercher dans le passé l'explication du présent et les gages de l'avenir, avec beaucoup d'enthousiasme et un peu de clinquant ; prière d'action de grâces dans le poème de Rut., qui pourrait tout aussi bien s'exprimer dans le mètre héroïque – mais Ovide avait amplement prouvé que le distique élégiaque convenait à tous les sujets (qu'on en juge par les *Fastes*), et ce mètre se prêtait sans doute bien au ton personnel que Rut. voulait donner à son texte : en effet, de nos trois auteurs, il est le seul à exprimer à la première personne du singulier son attachement individuel à Rome la toute belle (v. 51-54), en un échange où l'engagement affectif semble plus fort que chez Claud. – qui préfère au « je » le « nous » en bon panégyriste fédérateur –, tandis qu'Amm., lui, n'intervient pas personnellement dans la page que nous lisons ici ; il nous semble que la rhétorique n'est pas nécessairement l'*ultima ratio* de ce ton-là.

2. Quant au fond du propos, plusieurs différences apparaissent d'un texte à l'autre. Il y a d'abord la question religieuse, essentielle dans la réflexion sur l'éternité de Rome en cette époque de mutations³⁰, bien que nos auteurs soient tous trois païens. Rut. était un païen « engagé », sinon enragé : ses sorties contre les juifs et les moines, ancêtres lointains et zéloteurs extrémistes d'un christianisme abhorré, ne laissent pas de doute à ce sujet. Les bienfaiteurs de l'humanité qu'il cite dans ses v. 73 à 76 sont des divinités païennes (Minerve, Bacchus et Triptolème, déjà associés par Virgile en *Georg.* 1, 18-19 / Esculape et Hercule), de même que Rome est placée sous le double « patronage » de Mars et de Vénus (v. 67-68), comme l'avait déjà fait remarquer Ovide en commentant, dans les *Fastes* (1, 39-40 ; 4, 25 sq), la succession du quatrième mois de l'année au troisième. Certes, ces dieux sont ici évoqués pour leur symbolisme (v. 69-70) plutôt que par intérêt pour leur légende ; mais la divinité de Rome elle-même, qui s'affirmait de plus en plus nettement depuis l'époque augustéenne³¹, est proclamée sans ambages par Rut., dans des passages marqués par le « Du-Stil » typique de l'hymnographie (v. 47-52 et 79) ; or l'adhésion à ce culte païen de la *dea Roma*, qu'avaient énergiquement refusé les chrétiens tout en se défendant de manquer de patriotisme, ne pouvait être neutre après les édits promulgués par Théodose³². En prenant naguère Rome, les Goths furent « sacrilèges » (1, 141) ; la Ville est d'ailleurs proclamée « sacrée » en 1, 44 et 417, mais certes pas pour abriter les sépultures de Pierre et de Paul : J. Soler, au contraire, a voulu montrer comment le voyage de Rut. entendait « repaganiser » le paysage d'une Italie devenue chrétienne³³. Quant aux allusions au culte du soleil, si caractéristique de la théologie du paganisme tardif, pour être fugitives, elles n'en sont pas moins présentes (v. 55-58, à comparer avec l'extrême discrétion de Claud. au v. 140). Pratiquant un genre poétique personnel, pour des « happy few », Rut. suit donc, nous semble-t-il, l'inspiration de son cœur et les tendances de son milieu.

Claud., lui, est moins libre dans ses propos, en face d'un auditoire romain où se coudoient des notables païens et chrétiens, qu'il lui faut pareillement convaincre. Certes, en dépit du bref poème de commande qu'il a composé *De Salvatore*, lui-même est païen, et sa Rome est bien la ville de tous les dieux, un vaste panthéon, dont il loue le remarquable pouvoir d'assimilation (v. 166 sq). Le panégyriste distingue ainsi les cultes nationaux, dont il rapporte de manière traditionnelle l'organisation à Numa Pompilius, et le panthéon

³⁰ Voir Fr. Paschoud, *Roma aeterna*, p. 19-20.

³¹ Voir U. Knoche, « Die augusteische Ausprägung der *dea Roma* », *Gymnasium*, 59, 1952, p. 324-349.

³² Voir I. Lana, « Originalità e significato », p. 117-118.

³³ Voir son article « Religion et récit de voyage. Le *Peristephanon* de Prudence et le *De reditu suo* de Rutilius Namatianus », *Revue d'Études Augustiniennes et patristiques*, 51, 2005, p. 297-326.

classique gréco-romain, dont certains dieux remontent à la plus haute tradition, comme Jupiter, Minerve et Vesta ; enfin, l'évocation du dieu gréco-oriental Bacchus, dont les mystères devaient trouver dans l'Italie du sud un terrain rapidement propice, précède celle de la Grande Mère du mont Ida, que les Romains vénérèrent dès 204 av. J.-C., lorsqu'ils firent venir, au cours de la deuxième Guerre Punique, la « pierre noire » de Pessinonte, pour l'adorer dans un temple bâti sur le Palatin ; mais alors Esculape était déjà venu d'Épidaure à Rome, depuis 293, « relayer les vertus médicales de son père Apollon³⁴ » sur l'île du Tibre. – Dieux « indigètes », panthéon classique, cultes orientaux anciennement acclimatés à Rome : on constate ici une grande absence, celle du Dieu des chrétiens, que Claud. ne peut ignorer que volontairement après la mort de Théodose, au milieu d'une cour et sous le règne d'un prince qu'on a pu qualifier de « bigots³⁵ », même si Stilicon ne montrait plus alors, envers les aristocrates païens, la sévérité d'usage dans les années 380-390, et si le livre III de son éloge est prononcé à Rome et non à Milan. Cette attitude n'est cependant chargée, à notre sens, d'aucun paganisme militant : poète officiel de dirigeants officiellement chrétiens, Claud. n'est pas Rut. non plus que Symmaque, avocat du paganisme lors de la fameuse affaire de l'Autel de la Victoire. Si l'on constate en effet qu'il n'évoque en réalité aucun culte d'introduction postérieure à l'époque républicaine – qui constitue vraiment, aux yeux des traditionalistes de toute confession parmi son public, l'*akmé* de l'histoire romaine –, et que sont ignorées, au même titre que le christianisme, toutes les « forces de renouvellement », comme disait J. Bayet, que furent les religions à mystères de l'époque impériale, par exemple le mithriacisme ; si l'on observe en revanche le prix accordé aux « augures de la Sibylle » (v. 166), à ces oracles sibyllins que tous les contemporains consultaient si anxieusement que bientôt Stilicon ordonnera de les détruire – ce que Rut. (2, 41 sq) ne voudra pas lui pardonner –, on en conclura que Claud. adhère surtout à « une forme culturelle (...) du paganisme³⁶ », refusant de déparer, par des allusions à la « modernité », la solennité de l'éloge qu'il compose d'une ville qui semble figée dans ses traditions. Les dieux auxquels Claud. recommande Rome ne sont alors guère plus que les signes extérieurs d'une culture commune aux élites politiques et sociales dans leur ensemble, signes auxquels chacun reste libre d'accorder, selon ses convictions, foi sincère ou valeur formelle. Dans ces conditions, la comparaison de Rome à l'Olympe (v. 135) n'a rien d'un manifeste païen, à la différence de ce que disait Rut. de la *dea Roma*.

Quant à Amm., c'est sans doute parce qu'il était conscient, en écrivant au début de ces années 380 qui virent le débat autour de l'Autel de la Victoire et la « reprise en mains » théodosienne, que les choses changeaient vite, et parce qu'il pratiquait un genre littéraire qui recommande plutôt l'objectivité que l'esprit de parti, comme l'avait rappelé son maître Tacite dans une formule fameuse, qu'à la différence de Rut. et de Claud. il n'évoque pas ici la question religieuse, sur laquelle il se montre, du reste, généralement assez neutre. Il ne recommande Rome ni à Jupiter ni au Christ, et la seule force surnaturelle qu'il fasse intervenir dans l'histoire de la Ville est la Fortune, cette *Tyché* qui rattache sa réflexion à la philosophie hellénistique de l'histoire, et notamment à Polybe, plutôt qu'aux débats religieux contemporains – bien que l'empereur Julien eût rétabli le culte de la Fortune, et que celui-ci « connût un regain de faveur, au IV^e siècle, dans les milieux païens³⁷ ». En bien

³⁴ J. Bayet, *La religion romaine*, Paris, 1976, p. 124.

³⁵ Fr. Paschoud, *Roma aeterna*, p. 136.

³⁶ Fr. Paschoud, *Roma aeterna*, p. 138.

³⁷ P.-M. Camus, *Ammien Marcellin, témoin des courants culturels et religieux à la fin du IV^e siècle*, Paris, 1967, p. 176.

des domaines, Amm. aime à prendre du recul, ce qui implique parfois le silence sur des sujets brûlants. C'est ici le cas, à propos de l'identité des dieux qui protègent Rome : sa philosophie ne se fait la servante d'aucune théologie.

3. Un autre point sur lequel Amm. fait entendre sa différence est celui de l'assimilation par Rome des peuples vaincus. La relation difficile entre *Romania* et *barbaria* est en effet, avec la question religieuse, le second point crucial de la réflexion tardive sur *Roma aeterna*³⁸. Claud. et Rut. n'ont pas de mots assez enthousiastes pour célébrer cette assimilation unificatrice. Pour Rut., Rome n'est peut-être pas la première à s'être occupée de fédérer les peuples (v. 78), mais elle est la première à y avoir réussi (v. 83 sq) : ainsi s'affirme une nouvelle acception du mot *patria*, universelle³⁹. Comme Claud. dans ses v. 150 à 159, Rut. estime, d'après les v. 63 à 66, que Rome a réalisé l'idéal stoïcien de cosmopolitisme, et reprend en une formule célèbre une paronomase, créée par Ovide (*Fast.* 2, 684) et promise à un bel avenir, entre *orbis* et *urbs*. Comme Claud. encore, il déclare que cette unité n'a pu être réalisée que par l'amour, celui-ci étant figuré soit par une mère (Claud., v. 150-153 : *gremium/fouit/matris/nexuque pio*), soit par la divinité de l'amour en personne, Vénus (Rut., v. 67-72), ce qui fait songer à la notion, cette fois épicurienne, d'un *Eros* unificateur. Quoi qu'il en soit, la forte charge affective de ces vers doit être relevée : pour Virgile, il suffisait d'épargner ceux qui se soumettent (*Aen.* 6, 853) ; pour nos deux poètes, étrangers d'origine, et même de culture pour Claud., il s'agit d'amour.

Or Amm. n'évoque rien de semblable : il n'est question chez lui que d'écraser la superbe des peuples sauvages (§ 5), et non d'une quelconque assimilation de ceux-ci. Propos étonnants chez un Syrien romanisé au point d'écrire en latin, tandis qu'un Libanios se vante alors de ne pas connaître cette langue ? Propos compréhensibles plutôt de la part d'un ancien officier, qui a personnellement combattu ces barbares toujours plus pressants sur les marches de l'empire, qui en a vu certains constituer des corps de troupe aussi étoffés qu'infidèles parfois dans l'armée impériale, tandis que leurs chefs y parviennent, à l'occasion, à des postes-clés, et qui n'a qu'hostilité pour la *barbarica uilitas*⁴⁰. Il faut d'ailleurs être juste : lorsque Claud. et Rut. s'enthousiasment pour la capacité d'assimilation dont Rome fait preuve envers les étrangers, ils songent en fait à des peuples très anciennement assimilés ; mais ceux qui se massent à leur propre époque « aux portes de l'empire dont les gonds craquent », comme l'écrira Huysmans dans *À rebours* (ch. III), n'ont droit qu'à leur mépris, voire à leur haine, ainsi que de nombreuses citations le prouveraient aisément ; la politique fluctuante de Stilicon interdisait parfois à Claud. un antigermanisme trop affirmé, mais il n'est que de noter ici-même (v. 141-142) le sort que Rut. souhaite aux Goths⁴¹. P. Jal constate du reste qu'en général « les écrivains latins, tout en exprimant leur amour de la paix, ne rêvent que d'en découdre avec les barbares⁴² ». C'est sans doute aussi parce qu'Amm. a vu trop de traités brisés sitôt que conclus entre les barbares et l'empire, et parce qu'un officier romain ne se paie ni se paît de mots, à la différence d'un panégyriste ou d'un poète, qu'il refuse dans notre texte de développer à son tour le lieu commun de la patrie universelle, jugeant que la capacité d'assimilation de Rome a atteint son point de saturation.

³⁸ Voir Fr. Paschoud, *Roma aeterna*, p. 18-19.

³⁹ Voir Fr. Paschoud, *Roma aeterna*, p. 165-167.

⁴⁰ Voir P.-M. Camus, *Ammien Marcellin*, p. 116 sq.

⁴¹ Voir H. A. Gärtner, « Rome et les barbares dans la poésie latine au temps d'Augustin : Rutilius Namatianus et Prudence », *Ktema*, 9, 1984, p. 113-121.

⁴² Voir son éd. de Florus, p. CIX.

De fait, les peuples barbares que son œuvre nous présente, comme par exemple les Huns ou les Alains du livre XXXI des *Res gestae*, semblent bien être inassimilables par la fragile civilisation romaine de cette époque. Nous n'en sommes certes plus si sûrs aujourd'hui, pour certains d'entre eux, mais ce qui compte ici est qu'il a voulu en persuader son lecteur. Tout au plus Rome doit-elle pour lui soutenir ses alliés.

4. Enfin, le « réalisme » d'Amm. apparaît encore dans l'évocation qu'offre l'historien des âges de Rome. On a vu que celle-ci avait subi l'influence de la préface de l'*Épitome* de Florus, texte célèbre à cause de son imagerie expressive, même s'il faut peut-être en chercher la source précise dans un passage aujourd'hui perdu de Sénèque, le fils plutôt que le père⁴³. Florus était sévère pour le I^{er} siècle, où l'empire, disait-il, avant la « divine surprise » du sursaut trajanien (aussi bien cet ouvrage date-t-il vraisemblablement de la fin du règne d'Hadrien⁴⁴...), avait « vicilli et fondu » (*consenuit atque decoxit*, § 8), ce qui devait être attribué à l'*inertia Caesarum* (*ibid.*). Amm. ne va pas aussi loin, tant s'en faut, et ne manifeste nulle nostalgie républicaine : les Césars apparaissent chez lui comme les intendants de la puissance romaine, les fils que Rome a chargés de la gestion de son patrimoine (§ 5), ce qui en toute objectivité n'est ni éloge ni blâme ; J. Matthews a d'ailleurs opposé, en ces temps difficiles, des chrétiens comme Orose, portés à s'abandonner à la Providence, à quelques païens convaincus de l'importance des « ressources humaines » et de la volonté des dirigeants : un Rut. pressé de remettre de l'ordre dans ses domaines gaulois, ou un Amm. pour qui Julien, comme les Antonins pour Florus, sut enrayer la décadence, ou encore un Claud. en maint passage de ses panégyriques⁴⁵. Quant à Rome même, à qui Claud. prêtait les traits d'une mère (v. 150-152), elle présente chez Amm. ceux d'un père (§ 5, où *patrimonii* précise, nous semble-t-il, le genre de *parens*). Mais ce père, figure vénérable s'il en est dans l'imaginaire romain, a beau être paré des vertus traditionnelles du patricien classique (§ 5, *frugi, prudens, diues*), il n'en est pas moins affaibli, puisqu'il ne peut plus gérer seul son patrimoine. La faute en est au *senium* (§ 4) auquel incline le peuple romain, comme le Pompée de Lucain⁴⁶, à cette vieillesse que l'on entoure à Rome de toutes sortes d'honneurs, comme le rappellent le début du § 5 et la fin du § 6, mais qui n'en est pas moins ennemie pour autant ! Claud. et Rut. exaltent la *pax Romana* ; Amm., lui, observe avec des sentiments mêlés que Rome en est à l'âge des victoires sans combats, des *tranquilliora uitae* (§ 4), de la *securitas* (§ 6), ce qui est moins glorieux, mais plus réaliste sans doute. Rome est entrée en retraite, ce dont on sait depuis le Cicéron du *Cato maior* les innombrables charmes, et jouit sereinement de l'*otium cum dignitate* ; mais n'est-il pas regrettable que la maîtresse du monde se contente d'« expédier les affaires courantes », comme le suggère le § 5, fût-ce au milieu de la vénération universelle ? Amm. n'est certes pas le seul à avoir perçu le déclin de Rome à son époque ; Claud. et Rut. aussi l'ont dénoncé ailleurs, mais ils ont cru – ou feint de croire – que le cycle du temps allait bientôt

⁴³ Voir P. Jal dans son éd. de Florus, p. LXIX sq, et R. Häussler, « Vom Ursprung und Wandel des Lebensaltervergleichs », *Hermes*, 92, 1964, p. 313-341, à compléter par le même auteur, « Neues zum spätrömischen Lebensaltervergleich », *Actes du VII^e congrès de la F.I.A.E.C.*, t. 2, Budapest, 1984, p. 188-190 pour Ammien.

⁴⁴ Voir P. Jal, éd. de Florus, p. CIV sq.

⁴⁵ Voir son article suggestif « Ammianus and the Eternity of Rome », *The Inheritance of Historiography, 350-900*, Exeter, 1986, p. 17-29 (et stt. p. 22 sq). R. Turcan (« Rome éternelle », p. 13-14) avait déjà souligné ce rôle de la volonté des hommes dans l'éternité de la Ville dès les penseurs de l'époque de Cicéron et d'Auguste.

⁴⁶ Voir LVC. 1, 129-130, *urgētibz annis / in senium, longoqz togae tranquillior usu*. On notera les similitudes d'expression avec notre passage d'Ammien.

ramener des jours meilleurs, et qu'aux « cheveux blancs » allaient succéder les « verts lauriers » (Rut., v. 115-116) ; Poiseau phénix ou l'âge d'or apparaissent même chez le panégyriste de Stilicon⁴⁷ : Amm. a eu ici la clairvoyance de ne rien écrire de semblable⁴⁸, sans aller cependant jusqu'à désespérer de son époque. Mais Rome pouvait-elle pour autant, comme la Sibylle, vivre une vieillesse éternelle ?

Il nous appartient donc, en conclusion, de nous poser la question du degré de lucidité de ces trois auteurs, ce qui d'ailleurs n'est peut-être pas une bonne question, tant les réponses des modernes varient sur ce sujet. Certes la comparaison est ici d'autant plus recevable, sinon aisée, qu'il s'agit de trois païens à peu près contemporains, entre les positions desquels – si nuancées celles-ci soient-elles – n'interfèrent pas de divisions confessionnelles. Mais parlent-ils pour autant de la même Rome ?

La Rome d'Amm., officier au contact des réalités de la décadence dans le domaine militaire, et écrivain marqué par le traditionnel pessimisme de l'historiographie romaine, est en voie de momification ; ce calme ne précéderait-il pas la tempête ? Seul un dernier tabou, qu'Amm. partage d'ailleurs avec tous les païens qui ont évoqué les différents âges de Rome⁴⁹, empêche cet auteur d'envisager l'hypothèse de la mort de la Ville, qui devrait logiquement suivre sa vieillesse – car le privilège de la Sibylle n'est pas commun –, et l'amène à s'efforcer d'adhérer, sincèrement sans doute, au *credo* officiel en la *Roma aeterna*, mais non pas à l'espoir flatteur en une *Roma renourescens*, nous semble-t-il, sauf exception, surtout après la mort de Julien et la défaite d'Andrinople : tant il est vrai que les tableaux qu'il brosse de l'aristocratie aussi bien que de la plèbe de la capitale⁵⁰, indépendamment même de la situation générale de l'empire, n'incitent pas vraiment à l'optimisme béat, fût-ce sous la « renaissance théodosienne ». Mais un soldat de Rome doit toujours espérer un sursaut de la *virtus*...

Si Amm. évoque la Rome qu'il voit en son temps, Claud. et Rut. invoquent celle dont ils veulent rêver ou faire rêver *sub specie aeternitatis*. La Rome de Claud., qui apparaît en bien mauvais point dans d'autres poèmes officiels (par exemple au début de la *Guerre contre Gildon*), offre toujours un visage de circonstance, en rapport avec les haines ou les espoirs que le poète à gages doit susciter et concentrer sur le monstre ou le héros du jour, ici le consul Stilicon, garant d'une *renouatio in melius* de l'empire à laquelle, il est vrai, sa forte

⁴⁷ Voir J.-L. Charlet, « L'âge d'or dans la poésie de Claudien », *Antiquité tardive et humanisme. De Tertullien à Beatus Rhenanus*, Turnhout, 2005, p. 197-208.

⁴⁸ Il cède néanmoins ailleurs à cette tentation : voir 27, 5, 14 ou 31, 5, 10-17. Aussi bien A. Demandt voit-il plus d'optimisme que de pessimisme dans la position d'Ammien, qui s'opposerait selon lui à Lactance sur la question de *Roma aeterna* (*Zeitkritik*, p. 142-147). De même R. Häussler (« Neues », p. 189-190) parle-t-il d'un « Dennoch-Glaube an das Weiterleben eines keineswegs nur spirituellen Roms » et d'une « textimmanente Spannung zwischen rationaler Hellsicht für Ruin und Dekadenz und andererseits dem davon ganz unberührbaren Glauben an Roms Ewigkeit », ce qui nous semble être une appréciation justement nuancée de la position globale d'Ammien sur cette question difficile.

⁴⁹ Voir *Roma aeterna*, p. 67. Cicéron déjà considérait qu'il ne peut y avoir de mort naturelle pour les cités (*De rep.* 3, 28, 40, frg. 2, éd. E. Bréguet, C.U.F., Paris, 1980). R. Turcan, du reste (« Rome éternelle », p. 18 sq), montre bien comment les Anciens conciliaient « un processus de nature « biologique » avec la notion d'une éternité mobile et dynamique » (p. 23), leur *aeternitas* étant, plutôt que notre « éternité transcendente ou absolue », « renaissance, rénovation ou perpétuation dans le monde et dans l'histoire » (p. 29).

⁵⁰ Voir à ce sujet ses remarques acerbes juste après notre passage, en contrepoint, en 14, 6, 7 sq, et Fr. Paschoud, *Roma aeterna*, p. 62-63 ; à quoi s'oppose le jugement très (trop ?) positif de Rut. (v. 159-160).

personnalité permettait encore de songer alors. Notre éloge fut de surcroît déclamé, on l'a dit, à Rome même, et devant un sénat très conservateur. Un panégyrique a toujours une fonction parénétiq⁵¹, et Claud. présente ici – d'ailleurs avec un grand enthousiasme et, pourquoi pas, une certaine sincérité – la Rome dont le pouvoir a besoin, bref une Rome « médiatique⁵² ».

Quant à la Rome de Rut., elle ne se résigne manifestement pas à l'humiliation du sac de 410, si douloureuse soit-elle (v. 119-120). Bien que notre poète gaulois soit, de par sa conscience de la déchéance de l'empire, obligé de confesser l'âge et la vieillesse de la Ville chérie, avec des périphrases du reste touchantes (v. 135-136), il veut encore croire à sa « reverdie » ; mais il n'y parvient qu'en donnant le pas sur la réalité contemporaine à une réflexion sur la mission de Rome dans l'histoire universelle, en donnant à Rome, plus encore que Claud., le statut d'un mythe, sur lequel allaient vivre bien des générations de penseurs et d'écrivains, fussent-ils aussi modernes que le Michel Butor de la *Modification*. On notera d'ailleurs sans peine l'effacement de la fonction impériale et l'absence de propositions concrètes, dans cet hymne tourné vers la spiritualité, alors que les Césars ou Stilicon ont un rôle indéniablement actif dans la pensée d'Amm. et de Claud. Il n'est donc plus ici question de pessimisme ni d'optimisme, mais véritablement de poésie, au sens le plus fort et étymologique du terme.

⁵¹ Voir L. Pernot, *La rhétorique de l'éloge*, t. 2, p. 710 sq.

⁵² Voir P. Riedl, "Die Romidee Claudians", *Gymnasium*, 102, 1995, p. 565 (au terme d'une étude très riche sur le sujet, dans tous les poèmes de Claud., p. 537-565).

BIBLIOGRAPHIE

BRODKA, D., *Die Romideologie in der römischen Literatur des Spätantike*, Bern, 1998.

FUHRMANN, M., « Die Romidee der Spätantike », *Historische Zeitschrift*, 207, 1968, p. 529-561.

GERNENTZ, W., *Laudes Romae*, Diss. Rostock, 1918.

PASCHOU, F., *Roma aeterna. Etudes sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des grandes invasions*, Rome, 1967.

TURCAN, R., « Rome éternelle et les conceptions gréco-romaines de l'éternité », *Roma-Costantinopoli-Mosca*, Napoli, 1983, p. 7-30.